

couvert d'un drap noir. A l'entour, une trentaine de personnes, tenant toutes à la main un cierge allumé, semblaient, dans leurs costumes divers, le capuchon rabattu, des ombres sinistres venant recevoir une ombre nouvelle. Les musiciens, armés de cuivres dont les reflets prenaient un aspect satanique, enflaient leurs joues sur leurs instruments et ouvraient des yeux menaçants. Un trombone, surtout, était effrayant à voir. Il faisait jouer ses coulisses et déchaînait ses notes sonores avec des gestes de possédé. Jamais je n'avais entendu un *Miserere* exécuté de cette manière. Bien que le rythme fût vif et rapide comme celui d'un galop, la cérémonie dura plus d'une heure. Je rêvai toute la nuit musique infernale, et le lendemain, encore imprégné de symphonie funèbre, je passai ma matinée à visiter des tombeaux.

Il y en a deux célèbres à Vérone : le tombeau des Scaliger et le tombeau de Roméo et Juliette. Malgré tous les efforts que je fis pour m'attendrir sur le sort des enfants de Capulet et de Montaigu, je ne parvins pas, devant la pierre qu'on me montra dans un terrain vague, à me persuader qu'elle recouvrit jamais les corps des deux amoureux. Je n'y trouvai rien d'authentique que les 50 centimes que je payai pour la voir. Quant au tombeau des Scaliger, il est isolé dans l'enfoncement d'une petite rue et n'offre rien dans son architecture qui inspire la tristesse. C'est un monument funèbre assez élégant, dont le sarcophage est surmonté d'un dais reposant sur des arcades à jour et ogivales. Le dais sert de parapluie, le tombeau se trouvant en plein air. Muni de ces notions préliminaires sur la manière dont on honore les morts en Italie, je partis pour Padoue.

Je n'avais pas annoncé mon arrivée. Pourtant en descendant du chemin de fer, le spectacle d'un enterrement me fut donné. On le fit défiler devant moi. En tête marchaient deux cornets à piston appuyés par un trom-